

II

Juillet-septembre 1942

Juillet, mois des moissons. À la campagne, il doit faire bon. Les coquelicots tombent avec les épis de blé. Dans les cours de ferme, les taons doivent agresser les bœufs qui somnolent, piquer les chevaux lents que la guerre n'a pas réquisitionnés et que les enfants en blouse montent en amazone pour partir à l'aventure entre des haies assaillies par les guêpes. Là-bas, à l'ouest, sur les plages, la mer se retire sur des coquillages que les soldats chargés de défendre la « forteresse Europe » vont ramasser au petit matin après avoir laissé dans leurs bunkers leurs fusils et leurs bottes. Tout est calme. Mais la guerre n'en finit pas. À Madagascar, des soldats anglais tuent des soldats français. Dans le désert de Libye, d'autres Français se battent côte à côte avec les Britanniques. À qui se fier ? L'adjudant Riboton lui-même en perd presque la foi.

Paris dort, comme pour rassembler ses forces. Ville hébétée, couchée comme une lionne qui rêve. Les empreintes de pas imprègnent le goudron. De grosses péniches noires passent sous les arches ou s'inscrivent, souvenir d'une gloire poussiéreuse, des « N » entourés de couronnes de laurier. Sur leur pont flotte du linge blanc. Les Allemands transpirent, comme tout le monde. La vareuse sur l'épaule, ils se penchent vers le fleuve, crachent sur les taches d'huile où le soleil fait des arcs-en-ciel.

Sur le front russe, l'été doit être froid. Ici, les fenêtres sont ouvertes. Il y a de jolies filles aux balcons et du crottin sur les pavés. Le long de la Seine, en face des devantures des oiseleurs, les animaux en cage ont les paupières lourdes.

Juillet. Mois bleu et blanc ; c'est le temps des baisers sous les porches et des concierges assises à l'ombre sur des chaises de paille. Aux Tuileries, les enfants accroupis autour du bassin poussent des bateaux dont les voiles miniatures s'affaissent aussitôt. Certains, parmi ces enfants, ont de grands yeux sombres. Ils pestent contre l'absence de vent ou bien, le menton dans la main et le béret sur les oreilles, regardent d'un air mélancolique leur voilier qui chavire au milieu des papiers et des feuilles.

Où seront-ils demain, ces enfants-là, où seront-ils quand le vent se sera levé ?

Le ciel est trop pur. Il fait trop chaud. Pas un nuage, pas un souffle sur les toits. À la préfecture de Police, tout près de Notre-Dame, des tractions noires freinent dans la cour. Des portières claquent.

« Les Français parlent aux Français », dit Radio-Londres. Qui pourrait se douter aujourd'hui, mercredi 15 juillet 1942, alors que midi sonne, que, demain, des Français livreront à l'ennemi des femmes surprises dans leur sommeil, que des enfants confiants se laisseront prendre par la main et monteront sans résistance dans des autobus vert et blanc pour entamer ce grand voyage dont personne ne revient ?

Midi sonne. Un homme à la démarche souple traverse le Pont-Neuf. Il musarde, se retourne sur les filles qui clignent des yeux. Il se sent gai. Pourquoi ne le serait-il pas ? La gaieté, chez lui, est une seconde nature.

Autrefois, il s'appelait Simon Falkenstein. Nom maudit, qui évoque les plaines de l'Est et des maisons en flammes, des femmes en pleurs, des enfants empalés. Mais que sait-il, lui, des plaines de l'Est ou des bords de la mer Noire, que sait-il d'Odessa où ses ancêtres ont tremblé pendant des siècles jusqu'à ce que ses parents quittent la Russie au moment des pogroms de 1905 et viennent se réfugier en France ? Il n'a jamais connu que les boulevards de Paris, l'odeur du bitume et les petites combines. Il est né juif par accident ; le sort de son peuple, même s'il y pense de temps en temps en serrant les poings, n'a jamais été pour lui un sujet de préoccupation majeure. « Judaïsme », « peuple élu », « peuple errant » : autant de mots creux pour celui qui s'appelait jadis Simon Falkenstein.

Ses parents, eux, ont tout fait pour oublier. Installés dans un petit deux-pièces qui leur servait à la fois d'atelier et de logement, ils ont passé leur seconde existence courbés sous une lampe, à tailler, rapiécer, prendre des mesures, coudre des nuits entières. « Abraham Falkenstein, tailleur. » Le père de Simon est fier de cette plaque clouée sur sa porte. Il a toujours été fier, aussi, de sa nouvelle patrie, cette « grande nation » dont les citoyens ont gravé sur tous les frontons trois mots qui ont changé le cours de l'histoire : « Liberté, Égalité, Fraternité ».

France terre d'asile ; Marianne, belle comme une icône, accueille tous les malheureux, tous les exclus de la planète. Pendant des années, Anna et Abraham Falkenstein ont remercié le Ciel d'avoir fait partie de ces malheureux-là. Pourtant, ils n'ont jamais réussi à assimiler complètement la langue de leur pays d'adoption. Ils butent encore sur certains mots, noient leurs phrases dans un accent à la fois chuintant et rogue. Quelle importance ? Pas un voisin ne se moque d'eux. Quant à eux, ils n'ont jamais envié personne. Ils sont heureux. Le pire, ils l'ont connu là-bas, en Russie. Depuis, la divinité qu'ils vénèrent ne s'est plus acharnée sur eux. Mieux encore : elle les a comblés ; après plus de vingt ans de mariage, elle leur a donné le fils qu'ils n'espéraient plus.

Simon était leur orgueil. Simon, leur héritier, pour qui ils ont tout fait, pour qui ils ont rêvé d'un avenir radieux dans le pays « le plus généreux et le plus puissant du monde », la chair de leur chair qui s'appelait jadis Simon Falkenstein et qui s'appelle aujourd'hui, si on en croit les faux papiers cachés au fond de sa poche, Simon Fincelet.

Gai, bavard et menteur. Ainsi est-il. Anna et Abraham ont eu rapidement l'occasion de s'en apercevoir. Anna connut même à cause de lui, il y a des années, la pire humiliation de sa vie. Un jour, en rentrant de l'école communale, Simon, penaud, lui tendit un bulletin encore plus catastrophique que d'habitude : pas une seule note au-dessus de trois.

« Mais ça n'est pas possible, Simon !

— C'est pas moi ! C'est lui !

— Qui, mon petit ?

— Le maître. Il est... Il est... antisémite ! »

Anna porta la main à son front avant de s'effondrer sur une chaise, devant sa machine à coudre.

« Ici, en France, à l'école laïque ? Un maître antisémite ? C'est affreux, affreux ! »

Elle secoua plusieurs fois la tête. Enfin, elle se leva. Les poings sur les hanches, elle cria :

« Il fa m'ententre, cet antisémite ! »

Le lendemain matin, elle accompagna son fils à l'école. Le nez baissé, Simon se laissait traîner. De temps à autre, il freinait carrément.

« Allons, fiens ! disait sa mère.

— Écoute, ce n'est pas la peine, vraiment...

— Je te dis qu'il fa m'ententre, ce personnage ! »

Elle entra dans la cour de l'école comme une walkyrie, exigea de voir le directeur de toute urgence. Il la reçut fort courtoisement, lui demanda l'objet de sa visite.

« Le maître des huitièmes persécute mon fils ! Des primates, rien que des primates ! C'est une honte ! »

Ratatiné contre le mur, Simon regardait le plafond. Le directeur fit appeler l'instituteur des huitièmes. Un petit homme aux yeux tombants et aux épaules étroites sous sa blouse entra après avoir timidement frappé à la porte.

« Je vous présente le maître de votre fils, dit le directeur : M. Lévy. »

Simon passe devant la tour Saint-Jacques, remonte le boulevard Sébastopol. Il sourit en se remémorant la scène. La gifle qu'il a reçue ce jour-là lui brûle encore la joue. Mais la leçon a été salutaire. Il ne faut jamais mentir sans avoir assuré ses arrières : cet axiome, depuis, lui a évité bien des ennuis.

Après plusieurs incidents de cet ordre, Anna et Abraham baissèrent les bras. Ils retournèrent à leurs machines à coudre, laissant leur fils grandir comme il voulait.

« On ne peut pas le tuer pour si peu », gémissait Anna chaque fois qu'il faisait une bêtise.

Abraham haussait les épaules. Il enlevait ses besicles, regardait Anna d'un air résigné et répondait :

« Non, on ne peut pas. »

Simon en a profité. Il s'en est remis au hasard, sans se souder de rien. Apprenti tailleur chez son père (un désastre), vendeur dans une charcuterie orientale où il débitait à longueur de journée des loukoums et des cornichons aigres-doux, et d'où il a été renvoyé pour avoir

serré un peu trop souvent la patronne derrière le comptoir, champion de belote, vendeur de bibles pour veuves inconsolables, il a tout été. Même militant du parti communiste.

Provoquée par un ami rencontré sur les champs de courses et qu'on appelait « Henri l'Intello », sa solidarité avec le prolétariat n'a pas duré longtemps.

« Le travail est pire qu'une malédiction : c'est un crime, lui disait Henri. On ne doit pas enlever le pain de la bouche des ouvriers. L'argent, il faut le prendre où il est : dans les coffres des riches. Grâce au Parti, on arrivera. »

Fort de cette certitude, Henri vendait des tuyaux à Auteuil ou à Longchamp. Le soir, réunion de cellule. Simon le suivait. Bouche bée, il écoutait d'interminables soliloques sur la révolution mondiale et la juste répartition des richesses, dont quatre-vingt-dix pour cent étaient détenus, lui affirmait-on, par dix pour cent de la population. Il n'en revenait pas. « On leur raconte n'importe quoi, au Parti. » Mais les textes étaient là : précis, irréfutables. Dès lors, Simon se découvrit un désir lancinant de changer le monde. Le dimanche matin, il allait même vendre *L'Humanité* au Quartier latin. En compagnie d'Henri l'Intello, il faisait le coup de poing contre les Camelots du roi et les membres de l'Action française.

« La France aux Français, criaient ces jeunes gens de bonne famille. Les Juifs et les étrangers dehors ! »

Ces slogans excitaient Simon. Il ne se lassait pas de les répéter. Il prenait un Camelot du roi, le coinçait contre un mur. Et il commençait :

« La France... (un coup de poing sur la pommette)... aux Français (un coup de pied dans l'estomac) ! Les Juifs et les étrangers... (une manchette dans le cou)... dehors (un coup de genou dans le ventre) ! »

Cette conception du militantisme lui plaisait. Mais l'engagement politique a aussi ses devoirs. Un jour, un de ses camarades de cellule, appuyé par Henri l'Intello, l'interpella.

« Simon, il faut que tu passes à l'action. Tu dois maintenant militer à la base, parmi tes camarades ouvriers.

— Sûr, dit Simon.

— Je savais que tu accepterais. On embauche à Sevrans, à l'usine de freins "Westinghouse". Tu vas devenir un travailleur. Un vrai.

— Sûr », dit Simon d'une voix mal assurée.

Le lendemain, il se présenta à l'usine. Le soleil se levait à peine lorsqu'il se retrouva devant une machine qui sentait l'huile et la ferraille, au milieu d'un vacarme infernal. Il connut le rythme épuisant du travail à la chaîne, le regard inquisiteur du contremaître, les hurlements qu'il fallait pousser pour se faire entendre de l'ouvrier qui s'affairait à côté de lui, la pause de midi dans la cour, la reprise du travail à peine avalée la dernière bouchée du déjeuner, l'épuisement qui vous tombe dessus en fin de journée, quand le silence est revenu, mais qu'on entend encore dans sa tête le chahut de l'atelier. Le soir, sa décision était prise : il ne serait jamais un « travailleur ».

Pourtant il voulut laisser une chance au Parti et tenta d'en discuter avec Henri. Curieux dialogue qui fut le leur : « Il faut absolument que tu me tires de là... Je vais mourir si j'y retourne. » L'autre qui ne manquait pas de cynisme lui répondit sans sourire : « Les jeunes travailleurs sont l'avenir de notre pays. Il y a ceux de la base dont tu devrais t'honorer de faire partie, et qui n'ont pas eu comme toi la chance de trouver du travail ! Et... il y a les autres, ceux qui pensent, ceux qui réfléchissent. Alors cesse de te plaindre. Tu devrais être heureux de travailler pour le Parti. Car en travaillant pour nous, c'est, ne l'oublie pas, pour notre combat que tu œuvres ! » Simon n'en croyait pas ses oreilles. L'autre se moquait de lui. Ce tartufe qui n'avait jamais travaillé de sa vie voulait sans vergogne l'envoyer aux galères. Il n'avait qu'à y aller, lui ; on verrait s'il les garderait aussi blanches, ses mains de penseur. Henri avait mal interprété Marx. Celui-là n'avait jamais écrit que lui, Simon, devait travailler à l'usine comme un esclave, tandis qu'Henri pourrait, en toute quiétude, refaire le monde en écumant les champs de courses. Voilà ce que Simon avait eu envie de lui dire. Voilà ce qu'il aurait dû lui dire, mais ce jour-là, Simon ne trouva pas ses mots. Son estomac s'était noué. Sans rien dire, il avait pris la porte.

À la cellule du XVIII^e arrondissement, personne n'entendit plus jamais parler de lui.

Il y eut une autre malédiction à laquelle il ne coupa pas : la mobilisation générale. En septembre 1939, il partit à son corps défendant défendre la patrie des droits de l'homme contre les hordes teutoniques. Il se souviendra longtemps du fracas que faisaient dans son dos sa gamelle et son fusil. Et, toujours, il entendra la voix fluette du soldat souffreteux qui lui dit, la veille de l'attaque allemande :

« Tu t'appelles Simon ? Moi aussi.

— Marrant. Simon comment ?

— Simon Fincelet.

— C'est un joli nom.

— C'est le mien », répondit l'autre avec un sourire triste.

Le lendemain, à l'aube, une rafale de mitrailleuse le coupa en deux devant une haie. Simon se pencha sur le cadavre, ouvrit d'un coup sec la vareuse imbibée de sang, plongea sa main dans la poche intérieure, en retira un portefeuille noir qu'il fourra entre sa chemise et sa peau, arracha la gourmette qui pendouillait autour du poignet du mort et murmura en tapotant la joue de Fincelet.

« Salut, vieux. Et merci. »

Abandonnant le soldat désormais inconnu, il se mit à ramper dans le champ que délimitait la haie. Il s'attendait à tout moment à être enterré par un obus. Mais la mort ne vint pas. Alors, lâchant fusil, casque et gamelle, il courut.

Vers le sud. Vers Paris.

Paris ville ouverte. Après avoir demandé à Notre-Dame la protection de la Vierge, les membres du gouvernement avaient détalé. La Vierge se débrouillerait bien toute seule.

Paris ville occupée, Paris ville sombre. Les bottes sur les trottoirs, les chants guerriers beuglés sur les Champs-Élysées ; et la nuit, encore, de plus en plus noire. Les réfugiés allemands livrés à Hitler, les lois raciales, l'étoile jaune obligatoire, le recensement des éternels parias : les Juifs.

Anna et Abraham Falkenstein prirent tout cela avec philosophie :

« Ils n'ont pas pu faire autrement, dit le vieux tailleur. Mais nous avons confiance. La France ne trahira jamais sa parole.

— Liperté, égalité, fraternité », répéta Anna.

Et Simon, hurlant :

« C'est fini ! Fini ! Réveillez-vous ! La France, votre belle France a changé de devise. "Travail, Famille, Patrie." Ils vous chasseront de votre travail, ils briseront votre famille. Quant à la patrie, elle n'est pas pour vous. Aujourd'hui, il ne nous reste qu'une chose à faire : sauver notre peau.

— Tais-toi ! criait Anna en secouant sous son nez le document officiel attestant que le soldat Falkenstein Simon, du 22^e régiment d'infanterie, était porté disparu. Téserteur ! Traître ! »

Les lèvres tremblaient.

« Traître, répétait-elle. Traître. »

Simon insista, tempêta. Puis il renonça. Respectueux de la loi, Anna et Abraham allèrent se faire recenser. En citant le nom de son fils, Anna renifla. Sous l'œil indifférent de l'employé de mairie, elle chuchota :

« Tisparu au champ d'honneur. »

Abraham ne broncha pas.

Mercredi 15 juillet 1942. Ce que redoutait Simon ne s'est pas produit. Pas encore. Porté par le soleil, Paris s'alanguit. Simon Falkenstein a disparu, mais Simon Fincelet, lui, est bien vivant. Il siffle, poursuit sa promenade sans but. Il longe la gare du Nord, tourne dans le boulevard Magenta.

« Il ne faut pas que j'oublie d'acheter des fleurs, se dit-il. Aujourd'hui, Mireille a trente-deux ans. » Simon respire un grand coup. C'est décidé : ce soir, ce sera la fête.

« Mireille, murmure-t-il. Mireille... »

Alors quelque chose lui tord l'estomac ; quelque chose qui ressemble à de l'angoisse.

18 h 30. Une jeune femme fatiguée marche sur le trottoir. Au lieu de colorer ses joues, le soleil accentue sa pâleur. Elle avance d'un pas lent. Le claquement de ses semelles sur le trottoir n'a plus ce mélange de gaieté et de calme qui, il y a deux mois encore, faisait tressaillir de joie, lorsqu'ils le reconnaissaient dans l'escalier du 21, rue Letort, le jeune

homme et l'enfant qu'elle retrouve tous les soirs. C'est un bruit sourd, traînant, comme accablé.

La jeune femme a les jambes lourdes. Sa lassitude coule en elle au rythme de son sang. En dépit de la chaleur, elle frissonne. Elle porte la main à son front, ralentit encore son pas. Ses yeux brillent : leur éclat a quelque chose de fixe, d'anormalement profond.

Les jours ressemblent aux jours. Mais chaque matin, l'épuisement de Mireille s'accroît. « Rien de plus normal », se dit-elle. Ne passe-t-elle pas des heures debout dans la mercerie où elle a trouvé, il y a bientôt trois ans, une place de vendeuse ? Ne se nourrit-elle pas, comme tout le monde depuis l'invasion allemande, des miettes que l'ennemi laisse à ceux qu'il a vaincus et dont il pille le pays ? Même si elle déploie des trésors d'ingéniosité pour préparer, avec les rations auxquelles elle a droit, des repas presque mangeables, même si Simon rentre au moins une fois par semaine en riant aux éclats et serrant contre lui un panier bourré de victuailles, il lui arrive, comme lui et comme Franck, de se coucher avec la faim au ventre.

Elle a maigri. Des ombres grises s'allongent sur ses traits. Parfois, elle tousse. Elle s'arrête sur le trottoir, se voûte subitement. Des soubresauts incontrôlables agitent sa poitrine. Les gens ralentissent ; ils tournent la tête, regardent cette jeune femme frêle qui rassemble ses forces. Elle se redresse et reprend sa marche, l'air absent, les bras ballants, laissant la lanière de son sac pendre au bout de ses doigts. Mais elle sourit, pourtant, et murmure pour elle-même, d'une voix heureuse :

« J'ai trente-deux ans aujourd'hui. Et ils sont là. Ils m'attendent. »

Ils la voient. Ils ont entendu résonner les marches et la porte s'ouvrir. À présent, elle est là, devant eux. Ils la dévisagent, ils la contemplent sans un mot. Simon tient à la main un bouquet de roses. Franck, lui, exhibe un bouquet plus petit, où des fleurs sauvages se mêlent à des brins d'herbe et de menthe qu'il est allé, en compagnie d'Amstrong car c'est les vacances et ils n'ont rien à faire, cueillir très loin, là-bas, au bois de Boulogne. Elle le dévisage à son tour, lâche son sac qui s'affaisse sur le plancher avec un léger soupir.

Franck se dandine sur un pied. Il jette des coups d'œil furtifs aux roses de Simon. Il hausse brièvement les épaules, détourne les yeux. Sa main droite serre les tiges de ses fleurs dont l'odeur de la campagne doit imprégner sa paume.

« Joyeux anniversaire, dit-il.

— *Happy birthday* », dit Simon en étirant la bouche comme un vieux gentleman anglais.

Il ajoute aussitôt en levant le bras :

« *Ich liebe dich*.

— Moi aussi », dit Franck.

Il est sept heures du soir. Dehors, le ciel est vert.



« Eddy » au piano, Sarane Ferret à la guitare, « Macaque » à la basse : c'est le trio du « Swing Club », la sainte trinité du jazz clandestin. Eddy attaque le premier. Il arrondit les épaules, étire et recroqueville les doigts comme s'il ajustait des gants à ses jointures.

« Un... deux... »

Trois. Une note isolée, aiguë, plus chétive que le tintement d'un ongle contre un verre de cristal, monte avec les volutes. Dans la salle, les voix s'estompent ; des allumettes craquent. On entend le souffle des fumeurs, des raclements de pieds autour du béton de la piste de danse. Eddy se penche. Son nez touche presque le clavier. L'écho de la première note tremble encore. Deux autres notes l'amplifient, le prolongent jusqu'à ce que l'instrument de Sarane Ferret entre en action, suivi de très près par la basse dont le tempo déclenche un nouvel accord, aussitôt ponctué par le rire bref de la guitare.

Eddy grogne, Sarane Ferret ferme les yeux.

« C'est parti », dit Macaque.

Alors, c'est le feu d'artifice. Guitare, basse et piano éclatent, se provoquent, se répondent comme des oiseaux nocturnes réveillés par un coup de canon. Sur les tables, la flamme des bougies vacille. Sous le plafond bas, les nuages de fumée se subdivisent avec lenteur. Dehors, la nuit ouate les derniers bruits de la ville. Paris sommeille dans l'ombre. Dans les rues désertes, les patrouilles allemandes chargées de faire respecter le couvre-feu croisent des agents de ville courbés sur le guidon de leur vélo. Mais au « Swing Club », dans la cave d'un hôtel particulier de la cité Malesherbes, rue des Martyrs, la fête commence. Elle va durer jusqu'à l'aube.

Seuls quelques privilégiés connaissent l'existence de cette boîte de nuit minuscule où se produisent tous les soirs après vingt et une heures des musiciens possédés par cette « cacophonie infâme », ce pur produit de la décadence et du métissage que combattent avec acharnement les défenseurs de l'« ordre nouveau » : le jazz.

À eux trois, Eddy, Sarane Ferret et Macaque font autant de vacarme qu'un orchestre de trente-cinq personnes, un chahut tel qu'il arrive à couvrir les roulements de tambour des semelles et des talons, les claquements de mains, les exclamations, les piailllements et les cris. La sueur d'Eddy coule sur les touches comme la cire des bougies dans les soucoupes. Le trio improvise : la musique rebondit, les rythmes se chevauchent. Le jazz pur laisse la place à des airs de papa remis à ce qui n'est pas encore le goût du jour : ragtime, fox-trot, charleston.

Sur la piste, les danseurs suivent. Les jupes tournoient, les jambes se dénudent. Les cheveux volent, les pieds s'ouvrent et se croisent.

Simon est un bon danseur. Il n'y a dans ses gestes aucune maladresse, aucune hésitation. D'une main sûre, sans faiblesse ni temps morts, il guide Mireille qui se laisse mener. Mais elle n'est pas passive ; elle harmonise sans effort ses mouvements avec la

frénésie de la musique. Parfois elle renverse la tête ; et elle rit. Sa fatigue est oubliée. Le peu d'alcool qu'elle a bu y est sans doute pour quelque chose.

Tout va bien. Elle est loin des guinguettes de sa jeunesse où, assise timidement devant un jus de fruits, elle regardait les midinettes endimanchées s'abandonner dans les bras de séducteurs tatoués et robustes, loin du *Bal Cadet*, du *Bal du Petit Journal*, comme on l'appelait à l'époque, où elle aussi, un jour, a succombé aux audaces mièvres d'un danseur de charme.

« Cavaliers, serrez vos cavalières ! clamait l'animateur. Tout le monde en piste ! Voici Armandin ! Le roi du tango, le tango des rois ! »

Oui, c'est loin. Simon ne lui a jamais posé de questions sur ce « Ramon » (Raymond pour l'état civil) qui, il y a bientôt douze ans, l'a séduite au son d'une complainte déchirante où il était question d'une femme fatale tuée par l'amour, a partagé son existence pendant trois mois et l'a quittée sans un mot le jour où elle lui a annoncé qu'elle attendait un enfant de lui.

Elle lui a raconté cette histoire par bribes, au gré de ses souvenirs. Chaque fois, il l'écoutait en silence. Puis il se penchait doucement vers elle, caressait sa joue et lui disait :

« Ce n'est pas grave. »

Il avait raison. Ramon n'a-t-il pas offert à Mireille, sans le vouloir, le plus beau des cadeaux ? Ne lui a-t-il pas laissé Franck, cet enfant au teint aussi mat que le sien est clair, mais dont tout le monde dit qu'il lui ressemble, qu'il a son regard et sa bouche ?

Cela n'a pas été facile tous les jours. Le dimanche, quand elle l'emmenait se promener au Luxembourg, elle savait bien, lorsqu'elle se retournait et qu'elle le voyait marcher la tête basse, l'air sombre et buté, ce qu'il pensait. Quel âge avait-il ? Six ans ? Sept ans ? Une seule fois, il l'a retenue par la main. Il l'a regardée droit dans les yeux et lui a dit :

« Mon père, je ne le verrai jamais ? »

Que répondre ? Fallait-il mentir, lui donner un espoir dont elle savait qu'il ne se réaliserait pas ? Ou bien devait-elle au contraire crever l'abcès tout de suite, aider Franck, en étant nette et franche, à assumer le drame qu'il vivait ?

Elle s'est accroupie devant lui comme elle le fait toujours, sa jupe lui tombant alors jusqu'aux pieds. Elle a dévisagé son fils avec gravité et a simplement murmuré :

« Non. »

Ils n'en ont plus jamais reparlé.

Pour l'heure, Franck dort. Simon et Mireille ont attendu qu'il décide de lui-même d'aller se coucher, assommé par le demi-verre de champagne que Simon avait acheté au prix fort au *shamès*, le bedeau de la synagogue. Ils sont ensuite partis sur la pointe des pieds. La nuit était chaude, les étoiles clignotaient au-dessus de Paris. Mireille, alanguie, s'appuyait contre Simon. Elle ne savait pas où il l'emmenait. « Surprise », avait-il dit. Elle a chuchoté :

« C'est mon plus beau jour.

— Il y en aura d'autres. Beaucoup d'autres. »

Maintenant, elle danse.

Eddy se liquéfie sur place. On le croirait perdu sur un nuage rose ou au bord d'un large fleuve où des lavandières à la peau noire et aux énormes seins, leur foulard noué autour de la tête par un papillon gigantesque qui s'épanouit au-dessus de leur front, saluent en riant un grand bateau à aubes qui brasse de l'écume. Sarane Ferret sourit de toutes ses dents et rêve aux bas-fonds de New York. Il marche au lever du jour sur le pont de Brooklyn sous lequel glissent des paquebots remplis d'immigrants extasiés. Serrant sa basse contre sa poitrine, Macaque rêve qu'il joue sa musique sur les rives d'un lac où se reflètent des montagnes couvertes de neige.

Et Mireille danse.

Tout d'un coup, elle porte les mains à son front. Ses yeux se ferment à demi, ses jambes se dérobent. Elle vacille comme la flamme des bougies, le silence se fait dans sa tête. Eddy et les danseurs s'agitent dans le vide. Simon l'entoure de ses bras, la retient de justesse avant qu'elle ne s'effondre.

Les danseurs ne se sont aperçus de rien. Mireille claque des dents. Elle ouvre les yeux : des yeux glauques, presque vitreux. Simon tremble. Elle a posé sa joue sur son épaule. Ils continuent à tourner, lentement, de plus en plus lentement. Trois pas toutes les dix secondes, puis deux et puis un seul. Mireille transpire. Un pas, un demi.

« Je t'aime », dit-elle.

Elle pleure.

« Moi aussi », dit Simon.

Elle ne répond pas. Elle est devenue très lourde. Simon ne tourne plus. Il reste là, immobile, bousculé par les danseurs dont les cheveux volent toujours, courbé sur la piste, entraîné vers le bas par le poids de Mireille évanouie.

Eddy s'esclaffe, Sarane Ferret et Macaque roulent des prunelles comme des aveugles pris de fou rire.

« Silence ! » beugle Simon.

Eddy continue à secouer les épaules au rythme de ses doigts. Les danseurs frappent dans leurs mains. Simon cambre les reins. Il soulève Mireille, approche sa bouche de ses lèvres. Il crie :

« Un médecin ! Vite ! »

Joseph Joffo
Simon et l'enfant (IV)
Paris, Hachette Jeunesse, 2011